



*Les aventures et découvertes  
d'un petit garçon...*

**Les beaux textes  
choisis par Loulou**

**LES HOMMES**

**DE LA ROUTE.**



André  
**CHAMSON**  
(les hommes de la route)  
*mise en forme Christian Raiteux*



\*\*\*

*Des hommes qui, dans nos montagnes, construisent à coup de mine de pics les routes qui vont apporter la vie aux hameaux perdus accomplissent un travail qui rappelle à beaucoup d'égards la tâche exténuante des esclaves. Mais ces hommes, unis dans un effort volontaire, savent pourquoi ils travaillent, et en conçoivent une légitime fierté.*

\*\*\*

Les quelques derniers 100 m, sous le col du Minier, étaient les plus périlleux de l'entreprise. Les chantiers s'avançaient en corniche, sur une pente raide, au long d'une faille de l'immense mur des plus hautes crêtes. Par des ravines et d'étroites cheminées, au moindre ébranlement de la montagne, une pluie de pierres balayait les espaces libres. Après chaque coup de mine, une cascade de granits pulvérisés s'élançait des hauteurs vers les précipices et, bien souvent, les hommes d'équipe, collés au mur, les bras en

croix, voyez dévaler devant eux une montagne en folie de pierrailles étincelantes...

Le cylindre à cheval, chargé de rock et de ferrailles, était arrivé... Traîné par huit juments Lozerottes et un fort mulet d'Auvergne, environnés de l'éclair des coups de fouet, dans un tonnerre de jurons, de cris, de hennissements, il gagnait metre après m'être avec de brusques élans et des haltes soudaines. Devant lui, la route se soulevait en une lourde vague, mouvante, craquelée, brusquement coupée de lézardes. Dans chaque trou, des hommes, courants sur les bas-côtés de la route, envoyaient à la volée une pelletée de sable humide, ou même, presque sous le rouleau, plaçaient à la main une pierre et seront reculaient brusquement. Le cylindre passait, écrasait la vague, et, derrière lui, la route aplanie et lisse semblait devenue immobile pour toujours.

De moment en moment, l'énorme machine s'arrêtait : autour d'elle, la sueur des chevaux se déchirait en nuages dans le tourbillonnement des mouches et des taons. Les charretiers, le fouet passé derrière la nuque, les joues écarlates, le coût gonflé, sans voix, s'accroupissaient sur le talus et prenaient leur tête dans leurs mains.

Puis, tout d'un coup, sous les jurons et les cris, au claquement de la mèche des fouets, on repartait, dans le hennissement des bêtes, l'affolement de l'essaim de mouches et la pétarade du mulet de tête, qui tirait à droite et à gauche, cinglé par les traits, la queue en demi-cercle, les oreilles battantes, comme en folie est furieusement suivi par tout l'attelage...

« Quel travail ! » disait Combes, en regardant la partie déjà faite de la route.

« Quel travail ! On ne s'imaginera jamais ce que ça nous a coûté, quand on passera par là, hiver, été, par le mauvais temps ou par le soleil. On méprise toujours le travail des anciens. Nous méprisions bien, nous autres, les chemins ferrés qui vont d'un village à l'autre, et pourtant il en a fallu des bras pour remuer ses pierres et pour faire leur lit. »

Cependant, animés par la présence de l'autre équipe qui déjà empierrait la partie la plus haute de la route, au sommet du col, les hommes de la vallée Saint-André poussaient fiévreusement leur ouvrage.

Brusquement, la corniche rocheuse s'ouvrit sur des pentes d'herbe et, en quelques jours, les deux tronçons se réunirent.

À la minute même où ils se touchèrent... La partie nord bien finit, empierrée déjà et toute blanche, et celle du sud à peine indiquée pendant les derniers mètres, à travers les bottes d'herbe, une explosion d'allégresse mêla tous ces hommes.

Ils se mirent à courir dans les prés, sous la lisière des bois de sapins, cueillant des fleurs bleues, jaunes et rouges, entassant des œillets de poète, des gentianes et des fleurs d'arnica, réunissant leurs gerbes en une gerbe commune.

Sur le col, au milieu d'un petit tertre que contourner la route, ils dressèrent le tronc d'un immense sapin, abattu par l'hiver et fiévreusement équarri à coups de hache en quelques minutes. Puis, signe de joie et de victoire, comme vous le faites à peine achevée d'une maison, ils fixèrent au sommet de cette hampe un rameau de pin et, soutenu par un lacis de joncs et de branches flexibles, cette gerbe de cœur de la montagne.

Combes, un orgueil formidable au visage, au rouge, nerveux, pinçant le bras d'Audibert, répétait :

– nous avons fait notre route !